

Fenêtre ouverte aux petits battants

NICOLAS GENDRON

Le Ring, c'est un quartier : Hoche-laga-Maisonnette, qui a maille à partir avec une réputation de crève-la-faim. Le portrait de la famille Blais, tel qu'esquissé par Anaïs Barbeau-Lavalette, n'y changera rien. La mère (Suzanne Lemoine) se drogue en négligeant le benjamin encore aux couches. Au travail de jour comme de nuit, le père (Stéphane Demers) gère son clan n'importe comment dès que sa femme s'absente, au propre comme au figuré. L'aîné, Sam (Maxime Dumontier), traîne un casier judiciaire, et Kelly (Julianne Côté) est à l'âge de devenir femme. Reste Jessy (Maxime Desjardins-Tremblay), qui pratique l'école buissonnière pour retrouver, sur leur banc de parc, Jacques le vagabond (Jean-François Casabonne) et son chien. Enfant du Ritalin qui se donne malgré lui des allures coriaces, il s' imagine déjà lutteur de carrière, transfiguré de joie à chaque soirée de lutte où le voisinage s'entasse comme des sardines dans le sous-sol de l'église. C'était avant que la réalité des siens rattrape son enfance au vol avec des mots lourds de sens et de conséquences : toxicomanie, prostitution, délinquance, violence et itinérance.

Sur papier, la deuxième production de l'INIS (après **Premier juillet, le film**) a tout l'air de s'avancer sur un terrain miné de clichés. Et pourtant, ses artisans principaux, qui signent là leur premier long métrage de fiction, ont su avec adresse désamorcer les pièges du convenu et de la peinture misérabiliste. D'abord et surtout parce qu'ils ont

fait de Jessy le cœur du récit. Présent dans presque toutes les scènes, suivi caméra à l'épaule dans les ruelles ou en long travelling sur son vélo, le gamin fuit les vérités implacables qui le pourchassent. C'est son regard, sans concession. Même à 12 ans, il lui arrive encore de faire pipi au lit ou de prier sa mère de rester auprès de lui jusqu'à ce qu'il s'endorme; symptômes marquants d'un grand vide affectif. Dans un environnement où « Va chier! » et « Ta gueule! » forment un vocabulaire quotidien, où l'on ne communique plus que pour s'envoyer promener, il se révèle aussi d'une grande effronterie. Là, il confronte le Boss (René-Daniel Dubois), celui qui tire les ficelles des combats, sur les rouages de l'organisation ou sur son désir de se battre; ailleurs, il tient tête à un *pusher* (Jason Roy Léveillé) qui veut faire de lui un livreur.

On exagérerait à peine en précisant que la lutte l'obsède. Et même si le Boss livre des propos sur le ton blasé de celui qui se contente d'alimenter une machine à rêves, Jessy n'hésite pas à s'approprier cette logique admirative : « Les lutteurs, c'est des dieux. Y'a personne de plus grand [...] Les lutteurs sont forts, y'ont peur de rien. » Ainsi il s' imagine à leur place, grand, fort, invincible. La nature même de ce sport de combat arrangé, dont l'enfant n'a pas encore saisi les véritables règles, tend à renforcer la croyance selon laquelle les perdants le demeurent. Les scènes autour du ring suggèrent cependant, par leur ambiance survoltée, que tout le quartier fantasme sur la posi-

tion de Firestorm, le vainqueur indétrônable; Jessy, le premier.

Remarqué dans **Vues de l'Est**, documentaire de Carole Laganière où il questionnait avec un sans-gêne touchant un sans-abri sur les blessures qui l'ont poussé dans la rue, Maxime Desjardins-Tremblay donne chair à Jessy, personnage-phare comme rarement on en a vu au cinéma. Son regard intense et allumé est le baromètre d'une présence qui jamais ne faiblit; une puissante nature d'acteur se révèle à nous. Julianne Côté se montre aussi très prenante en figure maternelle. Avec peu de scènes à défendre, le reste de la distribution n'en brille pas moins par sa retenue, preuve d'une direction d'acteurs maîtrisée.

Le Ring, c'est également une série de personnages laissés à eux-mêmes. On stationne le plus jeune devant la télé. On laisse Jessy souper seul devant ses jeux vidéo, pendant que sa famille est attablée à la cuisine, fixant les assiettes pour éviter les regards. Alors que frère et sœur viennent le visiter dans un centre pour jeunes délinquants, Sam les gratifie d'un « Qu'est-ce que vous faites là? », aucunement reconnaissant. Réfugiés dans le même lit, se scrutant l'un et l'autre après un épisode douloureux, on sent néanmoins chez Jessy et Kelly qu'une tendresse est encore possible dans la détresse. Il en va de même de la relation du jeune garçon avec Jacques, alors qu'ils unissent leurs deux solitudes sans pour autant qu'elles se rejoignent. Mais l'iso-



Kelly (Julianne Côté) et Jessy (Maxime Desjardins-Tremblay) dans **Le Ring** – PHOTO : ÉRIC MYRE (INIS)

lement peut aussi provoquer le recueillement. Chaque soir, Jessy ouvre la fenêtre de sa chambre, afin d'avoir accès à la musique jazzée du voisin. Ces airs, inconnus de prime abord, le bercent jusqu'à l'endormir. La culture de l'autre devient un refuge temporaire, un contact avec le monde extérieur, si différent et si proche à la fois.

D'aucuns questionneront les motivations de la mère, ou du moins les raisons de sa déchéance, elle qui quitte le foyer assez tôt au début du film. Cela constitue en effet un parti pris risqué que ce refus d'expliquer son absence. Dès le départ, on sent pertinemment que cette femme a atteint un point de non-retour, qu'elle a la tête ailleurs, que sa lutte est intérieure. Anaïs Barbeau-Lavalette a eu le cran nécessaire pour assumer pleinement la proposition du scénario. Ce choix est très judicieux, dans la mesure où il ramène l'attention sur les victimes collatérales de cette désertion cavalière. En mal de modèle féminin, Kelly est certes la plus troublée de découvrir que sa mère se prostitue. Potentiellement à la solde du seul garçon qui lui

accorde de l'attention — un voyou qui, calculant ses effets, vante sa beauté —, elle part à sa rencontre dans le fol espoir de la voir rentrer au bercail. Le couloir qui mène l'enfant à l'univers des adultes est illustré ici avec une sobriété fracassante. En un tournemain, Kelly troque son costume de princesse d'Halloween pour se maquiller en aguicheuse devant son miroir, à moitié nue. Elle n'a plus qu'à descendre sur le trottoir pour rejoindre les putes, où l'on compte sa mère. Après un échange bref et troublant, elles se quittent déjà, l'adulte à l'avant-plan, l'enfant s'éloignant. D'un strict point de vue stylistique, l'image de la mère demeure floue et celle de la fille, vraiment plus claire. Cette profondeur de champ attire l'attention sur l'adulte et appuie ce triste constat : elle a renié les siens, qui la pleurent.

C'est la même chose pour Jessy, qui bascule dans la noirceur et en oublie ses repères. Non seulement le devine-t-on capable d'une forte agressivité, mais son désespoir rageur peut se traduire en gestes violents, prêt à tout démolir. Seulement, la brèche

suggérée dans les scènes finales, accompagnées du piano apaisant de Catherine Major, laisse supposer que, même dans l'obscurité, il nous appartient toujours d'ouvrir une fenêtre pour y voir plus clair. D'où cette dédicace ultime aux petits battants. Celui qui traverse tout ce « film-éclaircie » en a long à nous apprendre sur la façon d'encaisser les durs coups de l'existence. Pussions-nous écouter son cri du cœur. Il est, à l'encontre du ring qu'il idéalisait, vulnérable et sans fard. Comme tout être humain qui se respecte. ■

Le Ring

35 mm / coul. / 86 min / 2007 / fict. / Québec

Réal. : Anaïs Barbeau-Lavalette
 Scén. : Renée Beaulieu
 Image : Philippe Lavalette
 Mus. : Catherine Major
 Mont. : Carina Baccanale
 Prod. : Ian Quenneville et Thomas Ramoisy
 Dist. : Christal Films
 Int. : Maxime Desjardins-Tremblay, Maxime Dumontier, Julianne Côté, Jason Roy Léveillé, Jean-François Casabonne, Stéphane Demers, Suzanne Lemoine, René-Daniel Dubois